Document generated on 06/06/2025 9:10 p.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Deux ou trois choses que l'on sait d'elle
Valérie de Denis Héroux

Ginette Belzile

Volume 14, Number 2, Summer 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33794ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Belzile, G. (1995). Review of [Deux ou trois choses que l'on sait d'elle / *Valérie* de Denis Héroux]. *Ciné-Bulles*, *14*(2), 7–10.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Deux ou trois choses que l'on sait d'elle

par Ginette Belzile

Depuis que le critique Canudo s'est permis de baptiser le cinéma de septième art, une querelle constante affronte les tenants du film d'auteur contre une seconde école, celle du film commercial. Au Québec, «berceau» du cinéma direct, logé à l'enseigne de l'Office national du film (O.N.F.), le cinéma y est rarement un pur produit de divertissement. Pourtant, vers la fin des années 60, on voit poindre un cinéma qui fait courir les foules et qui enrichit les caisses des maisons de production privées.

En 1969, **Valérie** prend l'affiche sur nos écrans. À partir de ce premier film initiateur, une «Nouvelle Vague érotico-commerciale» prend son élan. Après Roger Vadim, en 1956, qui créa la femme, Denis Héroux la déshabillera. Quelques réalisateurs suivront cette démarche qui semble se terminer en 1974 à la sortie de **la Pomme, la queue et les pépins** de Claude Fournier.

Valérie, film marquant dans le cadre historique de notre cinéma, souvent ignoré, s'inscrit pourtant dans le cheminement socioculturel de notre société en pleine ébullition. Comme Danielle Ouimet, Andrée Flamand, Monique Mercure et tutti quanti, enlevant allègrement leur soutien-gorge ou leur slip, le Québec des années 60 se débarrasse lentement mais sûrement de ses valeurs traditionnelles: religion, famille, mariage, soumission, etc. Vers la fin de cette décennie, la société est en pleine crise d'adolescence: recherche de soi et de son identité, désir de liberté(s), expression personnelle, révolte face à l'autorité et aux idées transmises par celle-ci. En fait, le Québec «se met à l'heure de la planète»[1], planète agitée par un vent révolutionnaire.

La période est aussi faste pour le cinéma québécois. En 1968, la SDICC (Société de développement de l'industrie cinématographique canadienne, plus tard Téléfilm Canada) est créée à Ottawa. Organisme qui favorisera le développement du cinéma plus commercial axé sur le modèle dominant, lire hollywoodien. La même année, la compagnie Cinépix, une maison de distribution depuis 1962, se lance dans la production de films commerciaux. Surnommée dans le milieu «Sexypix», les deux directeurs, André Link et John Dunning, lui donnent une nouvelle vocation: produire des films populaires. Link précise que «cinéma commercial ne veut pas nécessairement dire cinéma "putain", c'est-à-dire où il n'y a absolument rien de valable pour le public qui s'en lasse. Il faut que le réalisateur communique avec son public. C'est là où ça marche[2].» Avec **Valérie**, Cinépix devient d'ailleurs le principal distributeur et producteur du cinéma commercial de l'époque.

En général, le cinéma québécois reflète aussi la crise d'adolescence que vit la société québécoise des années 60. On devrait parler, comme le dit François Baby, de cinémas québécois puisqu'il y en a autant qu'il y a de réalisateurs. Pensons à Gilles Carle, Jean Pierre Lefebvre, Claude Fournier, Arthur Lamothe et Michel Brault.

Plaidoiries pour l'identité québécoise, défense des libertés sociales, éclosion de nouvelles valeurs, description d'une société libérée, satire sociologique, aventures érotico-comiques, voilà quelques-uns des discours que formulent les réalisateurs québécois dans le contexte historique des années 60.

Denis Héroux

Issu du giron de l'O.N.F., institution aux tendances bien établies et à la tradition reconnue, Denis Héroux arrive pourtant à tourner des films qualifiés par la critique d'érotico-populaires, un «genre», si l'on peut dire, tout à fait inexistant au Québec et qui s'est avéré pourtant fort lucratif puisque Héroux et d'autres après lui ont répété l'expérience maintes fois.

Après des études à l'Université de Montréal en histoire et en études françaises, Héroux s'intéresse au cinéma et coréalise avec Stéphane Venne et Denys Arcand, **Seul ou avec d'autres** (1962). En 1966, Héroux se met à l'heure du yé-yé et de ***Jeunesse d'aujourd'hui***: il réalise **Pas de vacances pour les idoles**. Recherchiste et scénariste à Radio-Canada, Héroux persiste en 1968 dans le film commercial en réalisant **Valérie**, point de départ d'une série de films dits érotiques parce que, pour la première fois, le spectateur peut voir de gros plans de seins nus *made in* Québec! Immense succès commercial qui amène Héroux à tourner, comme il le dit lui-même, quatre fois le même film: **l'Initiation** (1969), **l'Amour**

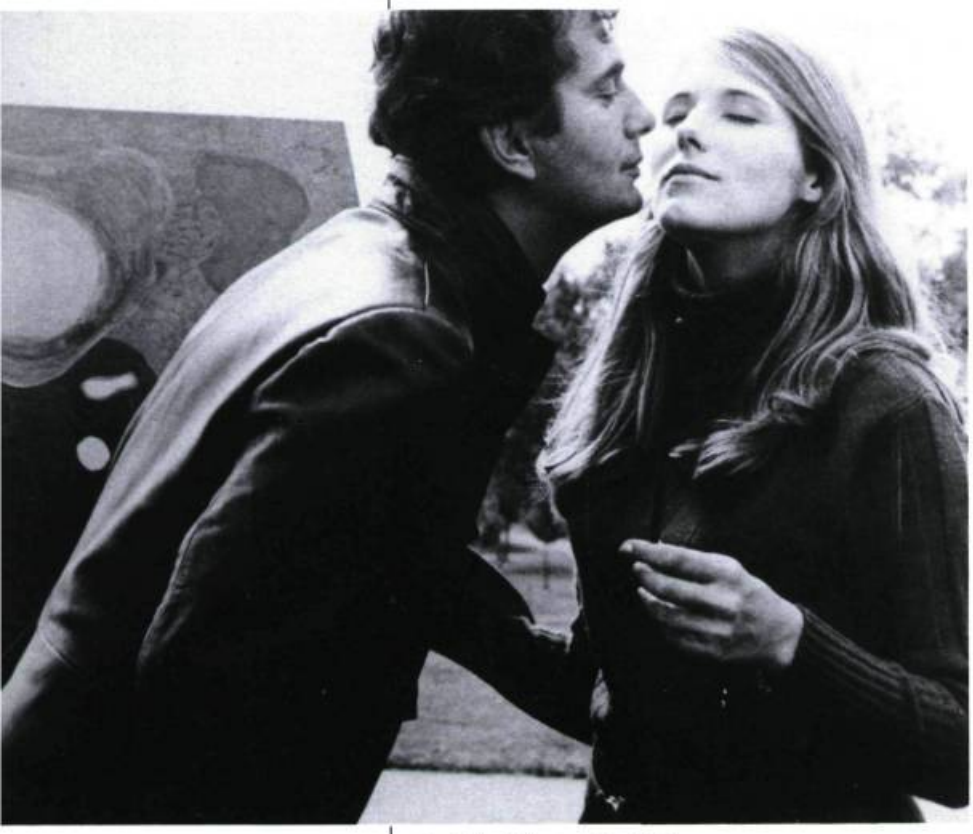
Filmographie de Denis Héroux:

1962: ***Seul ou avec d'autres*** *(coréalisé avec Denys Arcand et Stéphane Venne)*
1964: ***Jusqu'au cou***
1965: ***Pas de vacances pour les idoles***
1967: ***Cent ans déjà*** *(c.m.)*
1967: ***Mais où sont les Anglais d'antan?***
1968: ***Valérie***
1969: ***l'Initiation***
1970: ***l'Amour humain***
1971: ***les Acadiens*** *(m.m.)*
1971: ***la Fille du Roy***
1971: ***7 fois... (par jour)***
1972: ***Un enfant comme les autres***
1972: ***Quelques arpents de neige***
1973: ***J'ai mon voyage!***
1973: ***Y'a toujours moyen de moyenner!***
1974: ***Jacques Brel is Alive and Well and Living in Paris***
1974: ***Pousse mais pousse égal***
1974: ***la Vallée-jardin*** *(c.m. coréalisé avec Justine Héroux)*
1975: ***The Strikebreaker*** *(m.m.)*
1976: ***Born for Hell***
1977: ***The Uncanny***

humain (1970) et **7 fois... (par jour)** (1971), une coproduction israélo-québécoise. En 1977, il se tourne définitivement vers la production commerciale. Héroux ne croit pas qu'on parlera de lui dans les anthologies et qu'on trouvera ses films dans les cinémathèques en l'an 2000. Pourtant, ses films méritent d'être revus sinon pour la qualité de certains plans, du moins pour se rappeler qu'un autre cinéma québécois existait à la fin des années 60 et qu'il a eu une influence sur l'évolution de notre cinématographie.

Valérie: une page centrale à double volet

Il nous faut déshabiller **Valérie**, près de 25 ans plus tard, pour mieux comprendre le phénomène généré en 1969 par la sortie de ce film qui a été la proie des journalistes et a aussi réconcilié, paraît-il, les deux solitudes. Nous sommes certains que les lecteurs plus âgés se rappelleront facilement le scandale médiatique, la fraîcheur de Danielle Ouimet, les scènes dites osées; les plus jeunes, qui n'ont pas eu l'occasion de voir le film, en ont tout de même entendu parler et espèrent sa sortie prochaine en vidéocassette.



Danielle Ouimet et Guy Godin
(Photo: Collection Cinémathèque québécoise)

Réalisé en 1968, le film est lancé le 2 mai 1969 et, naturellement, il fut classé pour 18 ans et plus. André Link et John Dunning ont collaboré avec Héroux à la rédaction du scénario; les dialogues ont été écrits par Louis Gauthier, un jeune romancier à la mode (***Anna***, 1967) au style quelque peu farfelu. La musique est signée Joe Gracy et Michel Paje. Ce dernier, ex-idole de la chanson française, fait aussi partie de la distribution. Danielle Ouimet, Guy Godin, Yvan Ducharme, Andrée Flamand, Claude Préfontaine et Kim Wilcox en sont les principaux interprètes. La plupart de ces comédiens étaient connus grâce à la télévision. Le film, en noir et blanc, d'une durée de 97 minutes, tourné au coût approximatif de 85 000 $, obtiendra des revenus aux guichets de deux millions de dollars, et ce, au Québec seulement.

À la suite de sa présentation au marché du film du Festival de Cannes, **Valérie** sera vendu dans une quarantaine de pays. Le mythe de la belle blonde vaporeuse et sensuelle n'est pas mort. Danielle Ouimet, sorte de Marylin Monroe (dans ses premiers films) ou de Brigitte Bardot québécoise, qu'elle soit en jeans, en mini-jupe ou seins nus, fera tourner la tête des spectateurs du monde entier. Valérie dansera pour les Européens, les Israéliens, les Japonais et les Mexicains. Loin de nos films régionalistes, le scénario peut être compris par tous et les jeunes seins admirés (ou dénoncés) par qui le veut bien.

Par exemple, à Paris, le film sort le 11 mars 1970; il y reçoit une publicité encore jamais vue pour un film québécois. Les Parisiens courent voir **Valérie** dont l'origine nationale ne les émeut pas; ils y vont parce que le film est classé sous la rubrique «aventures érotiques» dans les guides de spectacles. Le dernier film de Claude Sautet, **les Choses de la vie**, sort la même semaine dans cinq salles et fait 39 977 entrées. **Valérie**, en deux salles, sera vu par 15 030 spectateurs: deux films fort différents qui ont un succès comparable! Les Français le voient comme «véritable affranchissement du cinéma québécois qui, jusqu'à présent, paraissait trop sérieux».

D'après la publicité préparée par la maison de production Cinépix, «ce film raconte l'histoire d'une jeune fille qui quitte son couvent et part — emportée par un motard — à la découverte du monde des discothèques, des Go-Go girls et des alcôves. Sa vie devient une sarabande quasi démoniaque jusqu'au jour où survient l'amour, un amour à trois! Pourtant ce n'est pas l'éternel triangle...» Tout un programme dans lequel figurent les thèmes chers à notre tradition: le couvent et le démon en parallèle au monde

moderne du motard et des danseuses. En supplément, des idées vieilles comme le monde: l'amour, le sexe et ce fameux triangle, objet de tant de scénarios et de vaudevilles... Ce bref aperçu laisse le futur spectateur en haleine: les points de suspension suggèrent-ils des scènes érotiques, voire pornographiques ? Ses pulsions scopiques primaires seront-elles gratifiées? Ce fameux triangle amoureux se compose du père veuf, de son gentil fils et d'une jeune fille...

À Paris, où l'on présente le film sous le titre de **Tendre et sensuelle Valérie**, la publicité laisse entendre que le personnage féminin est une jeune fille douce, possible héroïne de la collection Harlequin. Avant de tourner **Valérie**, Héroux projetait un film documentaire sur la prostitution qui devait s'appeler **les Confessions (authentiques) d'une prostituée**. Il a plutôt préféré entreprendre un long métrage de fiction, sorte de pastiche de son premier sujet[3]. Les très puritains Britanniques lui ont donné un titre plus révélateur: **The Wages of Sin (le Salaire du péché).** Cinépix aurait préféré un titre provocateur, jouant avec les mots «jeux» et «érotiques». Finalement, Héroux préfère le titre simple et sans équivoque d'un prénom.

D'une nouvelle géographie

À la sortie du film, Denis Héroux est fréquemment interviewé par les journalistes. On lui attribue la phrase de Denys Arcand: «déshabiller la Québécoise», qui deviendra le slogan de ces années. En fait, c'était le mot d'ordre lancé par Arcand, dans un numéro spécial de la revue ***Parti-Pris*** sur la sexualité, à propos de cette autre héroïne du cinéma québécois: Aurore. Plusieurs journalistes diront que Valérie serait la grande sœur de cette pauvre enfant martyre. Autre époque, autre sacrifice. On ne voit vraiment pas comment ces deux filles seraient nées des mêmes géniteurs. N'oublions pas que Héroux veut faire un portrait différent de la Québécoise, loin de tout ce que les institutions telles Radio-Canada et l'O.N.F. ont présenté jusque-là. «C'est toujours resté au niveau du "placotage", des films trop verbeux, pas assez visuels[4].» Il est certain que Valérie parle peu et le réalisateur nous décrit par des images tout ce qu'elle ressent. Plongées et contre-plongées sur ses beautés naturelles sont assez explicites pour que les scénaristes évitent le verbiage inutile ou le commentaire explicatif...

L'innocente Valérie… (Photo: Collection Cinémathèque québécoise)

Aux journalistes, Héroux avoue qu'il voulait aussi faire un coup d'argent, comme Claude Lelouch avec **Un homme et une femme**, afin de financer des films d'autres cinéastes québécois. Déjà ce goût de la production... Il est amusant de faire un parallèle entre le désir du réalisateur de s'enrichir et celui de son personnage principal qui, pendant qu'elle «travaille» au lit, reçoit un appel téléphonique de son agent boursier pour acheter des actions!

Finalement, qui est Valérie pour Héroux, nationalisme oblige (nous sommes en 1968): «C'est la province de Québec. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de louer ses richesses naturelles. Elle va en être aliénée, mais n'en ressentira aucune culpabilité[5].» Le professeur d'histoire n'est pas loin tout de même!

«Une star est née!»

Danielle Ouimet, vedette du film, joue son premier rôle au cinéma. Elle sera consacrée star, une star à l'américaine: sa vie privée fera la joie des journaux à potins. On l'identifiera même au personnage: elle ne sera plus Danielle mais Valérie, objet de scandale. Ouimet poursuivra même les journalistes de ***Photo-Journal*** pour diffamation, ce qui permettra à d'autres d'écrire de nouveaux articles à ce sujet. Ses amours sont comparées à celles de Valérie et sa relation avec Michel Paje fera la manchette des journaux. À 21 ans, la célébrité s'empare de cette jeune fille qui était auparavant presque inconnue; on l'avait vue hôtesse à ***la Poule aux œufs d'or***, mannequin, mais sans réelle expérience théâtrale. Danielle joue ingénument son rôle; elle est une Valérie heureuse, spontanée et simple. Presque un personnage de conte de fées à la mode des années subversives que sont celles de la Révolution tranquille. Un conte de fées où les fées se déshabillent, où l'héroïne fait l'amour en toute simplicité, où les tabous tombent aussi vite que les vêtements, mais où la morale est sauve.

Pour la majorité des critiques de l'époque, Ouimet est considérée comme une bonne comédienne qui crève l'écran... N'écrit-on pas dans la presse torontoise qu'elle a beaucoup de «vroum-vroum»? Aujourd'hui, nous pourrions dire que Ouimet joue avec candeur et aisance un rôle qui semble écrit pour elle. Sans artifice, elle se déshabille à l'écran comme si elle était chez elle. Rappelez-vous cette fameuse scène de la baignoire, clin d'œil à Polanski selon Héroux, où Valérie, juvénile, fait des bulles tendrement. Nous nous retrouvons presque dans la peau d'un voyeur coupable ou d'un amoureux transi tant la scène paraît naturelle et intime. Ces plans où s'affichent les seins de Danielle Ouimet, en comparaison avec l'exhibitionnisme de Sharon Stone, en feront sourire plus d'un.

Revoir Valérie

Valérie est un film qui peut encore plaire, qui mérite d'être revu. Ses images nous laissent un goût nostalgique pour le Montréal d'hier. Le montage est parfois audacieux, proche de celui pratiqué par les jeunes cinéastes de la Nouvelle Vague. Et ce malgré la vaseline parfois utilisée sur l'objectif, classique des films pornos de la 42e Rue, pour embuer les scènes d'amour physique. Le jeu des acteurs est étonnant, particulièrement celui de Clémence Desrochers dans son rôle de travailleuse sociale. Et que dire de Danielle Ouimet qui, à la façon de Jeanne Moreau ou de Brigitte Bardot, interprète la chanson: «Je veux vivre, je veux être libre»...

En 1969, le spectateur n'est pas particulièrement choqué par la nudité américaine ou européenne, mais celle issue de son identité nationale le laisse pantois. Valérie, c'est un peu *the girl next door*. «Cacher ce sein québécois que je ne saurais voir!» Au début, il ne sait plus sur quel pied danser (ou à quel saint se vouer), puis, faisant fi de la critique de l'époque, retourne au cinéma chaque fois qu'un nouveau film de Héroux, de Fournier, même de Carle, prend l'affiche. Nous pourrions terminer en reprenant le commentaire de Pierre Demers, journaliste au ***Quartier Latin***, qui s'est amusé à une lecture historico-cinématographique de **Valérie**, lors de sa sortie. Il le qualifie de *film-starter* et le réintitule:**The Great Valerie Robbery**, en parodiant le titre du célèbre film de Edwin S. Porter, point de départ d'une série de westerns aux États-Unis et qui deviendront vite synonymes de succès populaire. Et pour notre cinéma, **Valérie**, c'est la naissance du film divertissant, le décloisonnement du film intellectuel, le *sui generis* du cinéma commercial. ■

1. Paul-André LINTEAU *et al.*, ***le Québec depuis 1930***, Montréal, Boréal, 1986, p. 612

2. Luc PERRAULT, «l'Ambition de Cinépix», ***La Presse***, 31 janvier 1970

3 et 4. S.A., «Feu vert à l'érotisme», ***La Patrie***, 1er décembre 1968

5. Luc PERRAULT, «Denis Héroux: un iconoclaste?», ***La Presse***, 3 mai 1969

Valérie

16 mm / coul. / 97 min / 1968 / fict. / Québec

Réal.: *Denis Héroux*
Scén.: *Louis Gauthier, Denis Héroux, John Dunning et André Link*
Image: *René Verzier*
Son: *Jean-Pierre Saradin*
Mont.: *Jean Lafleur*
Mus.: *Joe Garcy et Michel Paje*
Prod.: *John Dunning et André Link - Cinépix*
Dist.: *Cinépix*
Int.: *Danielle Ouimet, Guy Godin, Yvan Ducharme, Claude Préfontaine, Andrée Flamand, Kim Wilcox, Clémence Desrochers*